

HERCULE VALJEAN

L'homme sans yeux



BeQ

Hercule Valjean

Une autre aventure extraordinaire
du Domino Noir # HS-079

L'homme sans yeux

La Bibliothèque électronique du Québec
Collection *Littérature québécoise*
Volume 782 : version 1.0

L'homme sans yeux

Collection *Domino Noir*

gracieuseté de Jean Layette

<http://www.editions-police-journal.com/>

I

La grande usine jetait son activité sonore aux oreilles de celui qui entrait pour la première fois.

Une activité fébrile, tonitruante ! Trois cent, mille machines fonctionnent à plein rendement.

Un bruit qui avait dépassé l'intensité de tous les bruits et qui était un vaste rugissement.

Et cela emplissait tous les recoins d'air, devenait une partie intégrale de la bâtisse, comme les murs, comme les parquets.

Il était possible de se parler.

On eut dit que les ondes sonores pouvaient être brisées par les ondes plus petites, et à moindre portée, de la voix.

Le rugissement se faisait hacher par la voix, et on comprenait parfaitement les mots,

L'usine était immense.

Construite en quatre sections, la principale section, celle-ci mesurait environ trois cents pieds de longueur, par cent cinquante pieds de large.

Une grande clarté baignait les machines, le jour, grâce au toit de verre laissant passer la lumière, et, le soir, grâce à une batterie de lumières fluorescentes tous les dix pieds.

D'un département à l'autre, l'usine montrait une efficacité remarquable.

Tout y avait été organisé pour la production intense, à haut rendement. Depuis la guerre, tous les efforts de l'usine étaient jetés sur la production de pièces téléphoniques.

La grande pénurie de ces pièces avait poussé les dirigeants de l'entreprise à solliciter du travail de ce genre, et l'usine en entier était employé à cette production.

Sur tous les tours se voyait le cuivre et le bronze, que l'on usinait en douilles, en petits piliers de support, en toutes pièces rondes servant à composer soit un appareil de téléphone, soit un standard téléphonique.

L'immense plancher était divisé en départements, chacun formant une partie d'une immense chaîne, la ligne d'assemblage.

Lorsque l'usine fabriquait des objets complets, comme les carabines à répétition, par exemple, le métal entrant à l'état brut à un bout de l'usine, et sortait à l'autre bout formé en arme complète, prête à tirer.

Quatre rangées de département, sur le long, chaque rangée fabriquant l'une des sections principale du fusil.

À peu près comme ceci :

La première rangée usinait et machinait les canons des armes. Onze opérations accomplies dans autant de département.

La rangée contenait quinze départements : les quatre derniers se divisaient comme suit : Inspection, premier assemblage, deuxième inspection, assemblage final.

Et l'inspection finale, l'inspection avant les essais à la chambre de tir, comprenait un long département, la largeur de la bâtisse, occupant

environ trente hommes, et qui se trouvait situé juste avant la série de chambres où étaient les armoires à linge en métal, et les toilettes.

C'est à ce département d'inspection finale que se produit notre histoire.

Aujourd'hui que l'usine est consacrée aux pièces téléphoniques, ce département ne sert plus de point de rendez-vous définitif de tout le travail, mais il a été divisé en quatre sections, chacune faisant l'inspection finale pour un groupe de départements.

L'usine ne fait plus d'assemblages complets, et ne fabrique que des pièces. Il ne peut plus donc être question d'inspecter des objets finis, mais seulement des parties composantes.

Par ailleurs, chaque département fait la pièce téléphonique qui peut l'être avec la machinerie de ce département.

Ainsi, le département des tours automatiques fait des douilles, pylônes et poteaux de cuivre ou de bronze.

Le département d'étampage taille, à même du

métal, des plaques trouées, servant au montage des appareils téléphoniques.

Les machines-outils, les formeuses, par exemple, sont appliquées à la fabrication des pièces plus grosses servant à monter les tableaux divers des centrales d'appel.

Des tours plus petits, au département de l'usinage délicat, façonnent des écrous et des noix minuscules.

Chaque département d'inspection est donc requis de faire l'inspection de pièces diverses, suivant ce qui a été fait dans chaque département de chaque ligne.

Tout ceci est utile à savoir.

L'histoire en dépend.

La bonne intelligence du récit en dépend.

Fourmilière donc que cette usine. Mille caractères, mille misères, mille volontés, mille types différents d'hommes et de femmes.

Ici, à l'inspection de la première rangée, un exemple frappant.

Jean-Marie Royal, le contremaître. Un type intelligent, débrouillard, jeune encore mais possédant beaucoup de jugement,

Il est grand et il a les yeux bleu foncés, la lèvre volontaire. Un grand sourire aux dents éclatantes.

Avant la paix, le travail de Jean-Marie était harassant. De lui dépendait la bonne marche de toute l'inspection finale. Un fusil accepté malgré des défauts était reproché à l'inspection, car chaque département avait droit à un certain pourcentage de rejets.

Maintenant que la paix a divisé l'inspection finale en quatre sections, le nombre d'employés sous les ordres de Jean-Marie est réduit à huit au lieu de trente, et même si les pièces à inspecter sont diverses, le travail est beaucoup plus facile.

Huit employés donc.

Six voyants, deux aveugles.

Oui, deux aveugles. L'un d'eux un ancien, embauché avant la guerre. L'autre, un vétéran, victime de la guerre, entraîné depuis sa blessure,

par le service de réhabilitation des vétérans...

Oh, ça n'avait pas été facile.

Le premier aveugle, Pascal Lafleur, avait été embauché grâce aux pressions faites par Jean-Marie Royal.

Il avait dû se rendre jusqu'au grand patron.

Le président même de la compagnie.

Au début, celui-ci avait protesté.

– Mais voyons, mon cher, vous savez bien que c'est ridicule ! Un aveugle dans l'usine... ! Un aveugle à l'inspection !

– C'est justement, dit Jean-Marie. À l'inspection, un aveugle serait très utile. Ils ont le sens du toucher très développé. Mieux que d'autres ils peuvent juger les variantes d'épaisseur...

– Vous croyez ?

– Certainement. Je prétends qu'un aveugle serait extrêmement utile. Au bout de deux semaines d'entraînement, cet homme serait complètement expérimenté.

Et il ajouta, voyant que le patron fléchissait un peu.

– D’ailleurs, il y a une chose à considérer. Un aveugle n’est pas distrait par son entourage. Il travaille complètement absorbé.

– Oui évidemment, cela est bien possible.

– Il peut donc travailler deux fois plus vite qu’un autre distrait par l’ambiance, dont le sens du toucher n’est pas développé, et qui n’a pas, comme un infirme, le sens du tragique de sa vie.

– Qu’est-ce que vous voulez dire ?

– Un homme normal se fiche un peu de tout. Il sait qu’en sortant de cette usine, il peut trouver du travail ailleurs... Mais pour un aveugle, ce n’est pas la même chose. Il ne trouve pas de travail facilement. Il est heureux d’avoir le travail qui lui est donné. Il fera son possible pour conserver sa situation...

Le patron acquiesça.

– Soit, dit-il, embauchez cet aveugle. Au bout de deux mois, nous comparerons son record de travail.

Et Jean-Marie retourna au département de l'embauchage, où l'attendait un aveugle, Pascal Lafleur, qui venait demander du travail.

Par hasard, Jean-Marie se trouvait au département du personnel. Et il avait vu l'aveugle.

Spontanément, le raisonnement lui était venu que ce serait probablement un bon homme à avoir.

Il avait demandé à l'homme de s'asseoir là bien tranquille.

Puis il était monté voir le patron.

Il revenait maintenant, un mémo à la main l'autorisant à embaucher l'aveugle.

Il avait gagné son point, et il restait maintenant à prouver qu'il était juste.

Il ramena donc l'aveugle au département, et présenta le nouvel employé à ses hommes.

II

Naturellement, les premières semaines de la présence de l'aveugle au département, celui-ci fut entouré de toutes les attentions possibles.

On avait pitié de lui, on lui aidait, on apportait des friandises, on était autour de lui sans relâche.

Cependant, Pascal Lafleur apprenait assez rapidement son nouveau métier.

Jean-Marie ne s'était pas trompé. L'aveugle montrait une grande dextérité et son sens du toucher, développé à l'extrême, lui servait admirablement.

Les années passèrent.

La guerre survint, se termina.

Un jour, Jean-Marie fut demandé au bureau du personnel.

Un autre aveugle venait solliciter du travail, et l'on voulait savoir si Jean-Marie l'emploierait.

Un jeune homme, vétéran, complètement rendu aveugle par un éclat d'obus.

Il était assis dans le bureau d'emploi, son chien dressé à ses pieds.

Jean-Marie étudia quelques instants le visage de l'applicant, avant de lui parler. Ce qu'il vit lui plut. Un visage ouvert, un sourire heureux. Bon teint, et une disposition d'esprit apparemment bien tournée.

L'homme dit se nommer Roméo Blanchet.

Favorablement impressionné par le jeune aveugle, Jean-Marie l'embaucha.

Et dans le département d'inspection, il le fit asseoir, pour travailler, à côté même de l'autre aveugle, Pascal Lafleur.

« Ils sauront bien, se dit Jean-Marie, trouver un terrain d'entente, des sujets de discussion communs. »

Immédiatement, le reste des employés se rendirent compte de quelque chose.

Ils essayèrent comme le cas avait été pour Pascal, d'aider au nouveau venu.

On essaya de le combler d'attentions, de pitié. Mais Roméo ne s'abandonna pas à ces minougeries.

Au contraire, il les repoussa.

Et on se rendit compte que l'homme avait subi un entraînement parfait, et qu'il était presque capable de tout faire ce qu'un homme doué de la vue pouvait faire.

Indépendant, il se dirigeait seul, n'avait pas besoin de personne.

Sa dextérité manuelle était développée au plus haut point.

Au contraire de Pascal, qui avait dû mettre trois semaines à perfectionner son maniement des objets inspectés, Roméo ne mit que deux jours.

Son chien lui servait d'yeux.

Et personne n'avait besoin de se précipiter à son aide chaque fois qu'il se levait.

Il était parfaitement capable de se débrouiller seul, et entendait d'ailleurs le faire.

Pascal, qui s'apercevait bien de cette

indépendance, fit quelques allusions sarcastiques à Roméo dès les premiers jours.

– On est tous comme ça, avait-il dit à son compagnon. Les premiers temps, on se croit capable de tout. Mais laisse faire, quand tu seras tombé face contre terre quelques fois, tu seras comme moi, beaucoup moins indépendant.

Roméo se mit à rire doucement.

De ce jour, Pascal ne cessa de le harceler.

Au point que Jean-Marie dut les séparer, et installer Pascal à l'autre bout du grand banc d'inspection.

Une haine sourde avait jaillie.

Pas chez Roméo.

Il ne trouvait pas que Pascal méritait cette haine. Et il l'avait dit à Jean-Marie, un jour que celui-ci lui avait demandé :

– Mais qu'est-ce que vous avez donc l'un contre l'autre ?

– Rien, dit Roméo. Pour ma part je n'ai rien. S'il me hait, c'est son droit, et je n'y puis rien.

Mais je n'ai rien contre lui. De l'indifférence, c'est tout...

– Mais pourtant, dit Jean-Marie, vous devriez être de bons amis ? Vous êtes tous deux aveugles... Vous devriez pouvoir vous comprendre !

– Ah, voilà ! dit Roméo. Nous sommes tous deux aveugles. Mais moi je me suis dit, dès le début que je serais aussi normal que possible, dans les circonstances. L'entraînement que j'ai subi par la suite m'a aidé. J'agis sans dépendre sur personne autre que moi-même, excepté dans les cas extrêmes. Lui, Pascal, est de cette sorte d'aveugle pleurard qui a besoin de l'aide de tout le monde. Il n'a développé aucune faculté latente, il se sert de tous pour faire une petite vie dorlotée, plainte, aidée. Moi, je vais vivre par moi-même, et c'est la meilleure façon à moins que quelqu'un ne soit un parasite !

Et Jean-Marie dut bien concéder que c'était vrai.

Au bout de six ans, Pascal ne pouvait encore rejoindre la toilette seul. Quelqu'un devait le

guider.

Pourtant le chemin en était simple.

Il ne pouvait s'habiller seul, ni manger seul.

La seule chose qu'il faisait sans aide, c'était son travail. Encore devait-il le matin, se faire donner ses calibres, ses boîtes d'objets à calibrer, qu'il ne trouvait jamais.

Roméo, lui, dès la deuxième journée se dirigeait seul, sans même son chien, partout dans la section de l'usine où il travaillait...

Il n'avait besoin de personne pour retrouver ses outils, à moins qu'ils n'aient été déplacés.

Indépendant de tous, il circulait seul, s'habillait seul, mangeait seul, et on ne se serait jamais cru en face d'un aveugle à le voir.

La vie continua.

Un jour, les employés de l'usine connurent la femme de Roméo Blanchet.

Elle avait réussi à se faire embaucher dans le département de la distribution des outils.

Tout fier, Roméo vint la présenter à ses

compagnons de travail.

C'était une petite brune au nez moqueur, doué d'yeux incroyablement pétillants et mutins.

Son rire clair sonnait comme une cascade.

Et quand elle était avec lui, Roméo devenait tout rouge, et souriant, comme si cela avait été la première fois qu'il connaissait l'amour.

Juliette Blanchet fit vite la conquête de tout le monde à l'usine, et bien des hommes auraient voulu la mieux connaître encore.

Aucun cependant ne lui fit d'avance, retenus par une espèce de loyauté envers l'aveugle son mari.

Seul Antonio eut assez d'audace.

Oh, pas bêtement, grossièrement, mais subtilement, comme un serpent.

Il se lia d'amitié avec Roméo.

Non sans peine, car dès le début l'aveugle avait semblé prendre la voix du jeune homme en antipathie.

Il ne le voyait pas, et pourtant il avait l'attitude

de quelqu'un qui aurait été mal à l'aise avec le type.

S'il l'avait vu, ç'aurait été encore pire.

Antonio était le type classique du bel homme. Il était grand et bien taillé. Il avait les cheveux noirs, les yeux rieurs, les lèvres mobiles.

Sa mâchoire était carrée, et il avait une démarche souple.

Toujours vêtu comme une carte de mode, il aurait pu être la coqueluche des femmes de l'usine.

Seulement, il avait un grand défaut, quelque chose d'inexplicable et de subtil, une fausse jovialité, un air de trop bien s'aimer lui-même, qui repoussait les gens.

Soit, de prime abord les femmes étaient attirés vers lui, mais dès qu'elles avaient causé quelques minutes avec lui, elles semblaient vouloir le fuir.

Il avait des manières exquises et tout ça, mais il y avait ce quelque chose...

Comme un masque.

Comme si quelque chose se cachait derrière le faux sourire, les yeux faux, le visage artificiel.

Et c'est ce que Juliette avait deviné.

Elle avait surtout deviné ce qui se cachait derrière les manières du jeune homme, et son intérêt subit pour Roméo.

Elle le dit à son mari, mais celui-ci ne voulut point l'écouter.

– Allons donc, Juliette, Antonio est un bon garçon... Il y avait chez cet aveugle une grande ignorance des bassesses du monde. Il ne voulait pas croire, il se refusait littéralement à admettre que des gens puissent être mal intentionnés.

L'affaire continua.

Antonio devenait de plus en plus familier avec les jeunes époux Blanchet.

Parfois, il allait chez eux, le soir.

Et si l'antipathie de Juliette demeurait la même, elle la montrait moins, parce qu'elle croyait faire ainsi plaisir à Roméo qui semblait se plaire en la compagnie d'Antonio...

Mais pour Roméo, s'il persistait à voir le jeune homme, malgré qu'il se sente mal à l'aise avec lui, c'était surtout parce que leurs amis étaient rares, et il ne désirait pas priver Juliette de toute vie sociale qui pourrait se présenter.

Les mois passèrent.

Les relations Roméo-Antonio-Juliette se poursuivirent. Dans l'usine, on savait bien que le bel Antonio était aux trousses de Juliette.

Mais on savait aussi qu'il courait un lièvre perdu.

À moins que les circonstances ne changent.

Et il fit bien tout son possible pour qu'elles changent.

Voyons un peu...

III

Un midi que Juliette était allé magasiner sur son heure de dîner, Antonio vint s'asseoir avec Roméo.

Les deux hommes étaient seuls à l'autre bout du département d'inspection.

Antonio causa de tout un peu pendant quelques moments, puis il vint à attaquer le sujet qu'il tenait à évoquer, celui qui lui tenait au cœur.

– Roméo, dit-il, j'ai quelque chose de bien délicat à te demander.

– Ah, oui. Quoi ?

– C'est au sujet de ta femme.

L'aveugle ne bougea pas.

Il avait le visage tourné dans la direction de son interlocuteur.

– Oui, Antonio.

Le beau jeune homme soupira profondément.

– Je suis directement intéressé, dit-il, parce que je me considère comme votre ami à tous deux.

– Oui, évidemment, et c'est ainsi que nous te considérons tous deux.

Antonio ravala sa salive, et arriva droit au but d'une seule traite.

– Il ne t'est jamais venu à l'idée, Roméo, que tu pouvais être un fardeau pour une femme jeune, jolie, pétillante de vie ?

Le coup porta en plein.

Roméo, pâle comme la mort, était immobile, appuyé contre le mur.

Il avait la bouche ouverte, comme si quelque chose venait de le frapper en plein front.

Il se tourna lentement vers Antonio.

– Pourquoi as-tu dit ça ? demanda-t-il.

Le beau gars ricana :

– Parce que c'est vrai. Parce que c'est ainsi.

L'aveugle frissonna.

Tête basse, il murmura :

– Donc ils avaient raison ceux qui me disaient des choses sur ton compte !

– Quelles choses ?

– Comme par exemple que tu voulais ma femme.

Antonio eut un murmure de protestation.

– Voyons, Roméo, qu'est-ce que tu vas penser là ?

Mais l'aveugle se leva, droit et solide encore malgré son infirmité.

– Ceci le prouve, Antonio. Ceci prouve tout. Maintenant, je le sais. Et je te demanderais de ne plus me parler, et de ne jamais approcher de ma femme, sinon tu paieras cher tes petites idées de conquête.

Antonio se lança alors dans un torrent d'injures, mais l'aveugle ne l'écouta même pas. Il continua paisiblement son dîner.

Quand le Casanova de la ligne d'assemblage

eut fini, il se tourna vers lui.

– Maintenant que tu es satisfait, dit-il, va-t-en !

Alors Antonio s'éloigna, mais en murmurant des menaces.

À partir de ce jour, lui et l'aveugle Pascal Lafleur furent de grands amis.

Leur haine pour Roméo trouvait un terrain d'entente.

Roméo, lui, fut nerveux pour quelques jours, mais tout se passa quand il raconta la chose à sa femme, et qu'elle sut trouver quoi dire pour le rassurer et le consoler.

La vie continua dans l'usine.

Jean-Marie, bien content de son choix d'homme, vivait des heures tranquilles, presque engourdi par la routine.

Cependant, la tragédie devait frapper, et l'heure approchait.

IV

Cela se passa tellement vite, et de façon si inattendue que Jean-Marie, même lorsque la police fut rendue sur les lieux, n'était pas encore revenu de sa surprise.

Il marchait dans le département pendant l'heure du lunch.

Il aperçut Roméo Blanchet qui était assis seul, et qui mangeait.

Il tenait à la main le verre de café de son vacuum.

– Bonjour, Roméo, ça marche ?

– Oh, oui, monsieur Royal, très bien.

– Tant mieux.

Tout à coup Jean-Marie se pencha, regarda attentivement le verre de café.

– Tiens... dis-donc, Roméo, la crème est

caillée dans ton café... !

Mais Roméo sourit...

– Ça ne change pas le goût du tout, monsieur Royal, alors ça ne me fait rien.

– Tu le savais qu'elle était caillée ?

– Non, mais c'est comme je vous dis, ça ne me fait rien.

– À ton goût, alors !

Jean-Marie Royal s'éloigna, puis fit le tour du département.

Comme il partait, Roméo Blanchet portait le café à ses lèvres...

Et comme il revenait de sa tournée du département, le même Roméo Blanchet était debout, un air de très grande surprise sur le visage, puis il tombait comme une masse.

Immédiatement, tous ceux qui étaient là, tous les ouvriers en train de consommer leurs aliments du midi, se précipitèrent vers lui.

Seulement, il était trop tard..

L'homme était mort.

Il appartenait à Jean-Marie, comme chef du département, de téléphoner à la police, car une mort subite demande une enquête, et il avait tout à coup l'intuition certaine que l'homme avait été empoisonné...

Il se souvenait de la crème caillée dans le café.

Son appel amena, cinq minutes plus tard, une escouade de la radio-police, venant faire les premières constatations.

Ce ne fut pas long.

L'agent regarda le café répandu par terre, écouta attentivement ce que lui disait Jean-Marie, et s'empressait de téléphoner à l'inspecteur Belœil.

– C'est du travail pour l'homicide, dit-il à Jean-Marie.

Quinze minutes plus tard, l'escouade des homicides, en civil, entra à l'usine, précédée par l'inspecteur Belœil, le gros Théo, qui remettait souvent le travail difficile à ses fidèles supporters, Albert Brien, Guy Verchères, ou le Domino noir, des détectives amateurs qui avaient,

plus souvent qu'à leur tour solutionné les problèmes criminels de leur ami Théo Belœil.

Et cette fois, après dix minutes d'interrogatoire, Théo Belœil était décidé à s'en remettre de nouveau à l'un des détectives amateurs, probablement le Domino noir.

C'est que l'interrogatoire n'avait pas apporté les résultats qu'il attendait.

Pour Belœil, tout crime qui n'apportait pas un criminel cinq minutes après l'arrivée de la police était un crime compliqué, et il aimait autant laisser le travail à des amis.

De la paresse ?

– Non. Une attitude bien normale.

Il savait pouvoir compter sur eux, et il en profitait.

Avec Jean-Marie, il en était arrivé à aucune conclusion pratique.

– Jean-Marie Royal.

– C'est vous qui avez téléphoné à la police ?

– Oui.

– Pourquoi ? Aviez-vous des raisons de soupçonner un meurtre ?

– Non. Mais c'était une mort subite, et je crois qu'il est de mise d'appeler la police dans un pareil cas...

– Oui, évidemment.

Belœil était rouge. La flèche de Royal avait porté d'aplomb.

– Que faites-vous ici ? demanda-t-il après une pause d'incertitude.

– Je suis contremaître.

– Cet homme travaillait dans votre département ?

– Oui.

– Comment se nommait-il ?

– Roméo Blanchet.

– Qu'est-ce qu'il faisait ici ?

– Il était un des inspecteurs, sur le banc. C'était un aveugle.

– Un aveugle, qui inspectait ?

– Certainement. Il se servait de calibres, et je puis vous assurer qu'il était un de mes meilleurs hommes.

– Ah, bon. Avait-il des ennemis ?

– Oui et non. Des ennemis qui vont vous tuer, c'est une sorte peu banale. Tout homme à des ennemis. Sont-ils de la sorte qui va tuer, c'est une autre affaire.

– Naturellement, dit Belœil. Tout à coup il sembla rasséréiné.

– Tiens, dit-il, c'est très simple, tout ça. Vous croyez qu'il s'est empoisonné ?

Belœil tenait à la main les notes d'un des agents de la radio-police, et il s'en inspirait pour questionner Royal.

– Oui, je le crois, dit Royal. C'est à dire que je crois sincèrement qu'il a bu du poison.

– C'est la même chose.

– Je ne crois pas.

– Blanchet était aveugle. Il était découragé, la vie lui pesait. Il a bu du poison dans un moment

de découragement.

Mais Jean-Marie protesta énergiquement.

Il voyait le truc de Belœil. Passer l'affaire comme un suicide, s'en débarrasser, filer à son bureau avec une affaire classée en mains.

Mais Jean-Marie protesta.

– Écoutez, monsieur l'inspecteur, vous ne connaissiez pas Blanchet. C'était l'homme le plus jovial et le moins découragé du monde. Ses affaires allaient pour le mieux. Il avait un bon emploi ici, et il faisait, avec sa femme, des salaires vraiment bons.

– Alors c'est sa femme qui sortait. C'est dur être mariée à un aveugle.

Mais Jean-Marie secoua la tête.

– Fausse route, inspecteur. Sa femme était loyale, dévouée, aimante. Nous l'admirions beaucoup ici. Je puis vous assurer qu'elle n'aurait jamais triché son homme. Elle n'est pas le type.

Belœil eut un long soupir.

– Donc vous croyez que c'est quelqu'un

d'autre qui a versé le poison dans son verre de café ?

– Oui.

– Un meurtre, alors.

– Oui.

– Soupçonneriez-vous quelqu'un ?

Ils étaient assis tous deux à l'autre bout du département, seuls.

Les employés de l'inspection étaient tous groupés non loin du cadavre.

Un policier prenait en note leurs nom et adresse, tandis qu'un autre prenait leurs empreintes digitales.

Belœil et Royal pouvaient donc causer librement.

Jean-Marie avait envoyé une femme travaillant à l'inspection retrouver Juliette, la femme de Roméo, et lui annoncer la nouvelle avec autant de ménagements possible.

Belœil secoua la tête comme un bouledogue qui sort de l'eau.

– Pouah, dit-il, qui voudrait assassiner un aveugle !

Mais Jean-Marie eut un sourire.

– Un aveugle s’assassine comme tout autre homme, pourvu que le mobile soit assez fort.

Il ne dit pas à Belœil qui il soupçonnait.

Il ne dit pas pour qui la disparition de Roméo pouvait être un bénéfice.

Que le policier découvre ces choses par d’autres sources.

Jean-Marie n’avait pas l’intention d’agir en délateur.

Mais il dit tout de même à Belœil.

– Celui qui aurait eu le plus important mobile, d’après moi, c’est celui qui a le plus tourné autour de la femme de Roméo, sans jamais réussir à l’atteindre. Celui-là aurait fini par se débarrasser du gêneur...

– Et qui est-ce ?

– Ah, ça, dit Jean-Marie, c’est à vous de le découvrir, moi je m’en lave les mains. Je n’ai pas

l'intention de faire pendre un innocent. Vous, la police, vous n'êtes pas longue emmailloter un homme dans un réseau de preuves de circonstances dont il ne pourra jamais se défaire ensuite...

– Vous refusez de coopérer ?

– Non. Je vous dis tout simplement un peu dans quelle direction chercher.

– Ah ?

– À vous maintenant de savoir quoi faire.

Puis il tourna les talons et laissa Belœil en plan.

Le gros policier resta là longtemps, pesant dans sa tête les divers facteurs en cause.

Il semblait bien découragé, il était fatigué, il voulait ficher le camp.

Et tout à coup, sa décision fut prise.

Il téléphonerait au Domino noir.

Lui seul pourrait démêler cet écheveau qui menaçait de s'emmêler avant même que l'enquête soit commencée.

V

Le Domino accepta immédiatement de venir à l'usine.

Belœil lui avait dit :

– Ce n'est pas le travail habituel. Pas besoin de déguisement. Je vais te présenter comme un de mes assistants, je vais te laisser quelques hommes, et je filerai, tu te débrouilleras avec l'enquête.

Au téléphone, le Domino avait exigé quelques explications.

En deux mots Belœil l'avait mis au courant de ce qui se passait.

Puis, le Domino avait accepté de venir.

– Je serai là dans quelques instants.

Il ne demeurait pas bien loin en effet, quelques instants plus tard, Belœil à la fenêtre voyait arriver la lourde routière noire du Domino.

Et le jeune homme, car ce Vengeur du Crime, caché sous son étiquette du Domino noir, dont le seul nom inspirait une peur salutaire aux criminels, était tout jeune, ne dépassant pas trente ans.

Il entra, et Belœil l'amena dans un coin où il le mit au courant des résultats de son enquête à date.

– Bon, dit le Domino, maintenant, présente-moi et va-t'en, je vais me charger du reste.

Belœil s'avança vers le groupe d'employés réunis non loin du cadavre de Blanchet.

Il décrivit brièvement le travail qu'allait accomplir le Domino, mais sans mentionner qu'il était cette grande personnalité du monde de la Justice et de la loi.

– C'est mon assistant, dit-il simplement, et il se chargera de l'enquête. Je vous conseille de coopérer pleinement avec lui.

Le regard de Belœil avait rejoint Jean-Marie Royal, qui se tenait avec ses hommes.

Mais Jean-Marie eut un sourire.

Pour dire le vrai, le pauvre contremaître était

encore sous le coup d'une vive émotion.

La mort de Blanchet avait été si foudroyante, si inattendue, que Jean-Marie se demandait encore ce qui était arrivé au juste.

Le Domino demanda d'une voix brève, quand Belœil fut parti :

– Qui est le patron de ce département, le contremaître ?

Jean-Marie s'avança.

– C'est moi, dit-il.

– Je veux vous parler.

Le Domino l'entraîna à l'écart.

– Belœil me dit, commença-t-il, que cet homme était aveugle, mais qu'il se tirait bien d'affaire tout seul. C'est exact ?

– Oui.

– Il travaillait ici depuis longtemps ?

– Un an et demi, environ.

– Est-ce qu'il a déjà eu des chicanes avec des employés du département.

Jean-Marie hochait la tête.

– Écoutez, dit-il, il y a toujours un certain moment de friction entre les employés, à un moment ou à l'autre, et d'un employé à l'autre.

– Naturellement, admit le Domino, mais je parle de quelque chose de plus précis, quelque chose qui aurait laissé des traces...

Jean-Marie se souvint de l'affaire avec Pascal.

– Je ne veux pas faire office de délateur, dit-il, mais puisque vous me le demandez, je vais vous donner autant de précision que je le pourrai... Cependant, soyez certain que vous ne trouverez pas nécessairement le criminel dans la direction indiquée...

Le Domino eut un ton bref pour dire :

– Je saurai bien dans quelle direction regarder, quand ce sera le temps.

– Naturellement, dit Jean-Marie. Mais je vous le dis, simplement parce que vous voulez avoir un plan d'ensemble des relations entre Blanchet et les autres employés...<

– Tout juste.

- Alors je puis vous dire que tout allait bien avec la plupart des hommes ici.
- La plupart ?
- Oui.
- Cela en excepte quelques-uns ?
- Oui. Cela excepte Pascal Lafleur, l'autre aveugle de mon département.
- Celui là-bas, avec les lunettes noires ?
- Oui.
- Il ne s'entendait pas avec Blanchet ?
- Oui, et cela date des premiers temps de l'arrivée de Blanchet ici.,
- Et qu'est-ce qu'était leur chicane, au juste ?
- Je crois que c'était simplement de l'envie.
- De la part de Blanchet ?
- Non ; de la part de Lafleur.
- À quel sujet ?
- Leur infirmité.
- Je ne comprends pas.

– C’est simple. Lafleur avait peine à se diriger seul, tandis que Blanchet était absolument indépendant de toute aide. Il préférait marcher seul, agir de lui-même.

– Il en était capable ?

– Parfaitement. C’était un vétéran.

– Il avait reçu l’entraînement donné aux vétérans aveugles ?

– Oui.

– Alors cela explique sa facilité à se diriger.

– Absolument.

– Et Lafleur lui portait envie pour ça ?

– Oui.

– Ils se sont querellés ?

– À trois reprises.

– Et puis ?

– J’ai déménagé Lafleur à l’autre bout du banc. Ils étaient voisins. Maintenant, séparés comme ça, tout allait aussi bien que possible.

– Que voulez-vous dire ?

– Ils ne se parlaient pas.

– Mais est-ce qu’il y avait de la haine entre les deux ?

– Non, du moins pas de la part de Blanchet. Il y en avait probablement du côté de Lafleur.

Le Domino releva la tête, qu’il tenait baissée depuis quelque temps.

– Assez pour tuer, monsieur Royal ?

Mais Jean-Marie répondit sans hésiter.

– Je ne crois pas.

Le Domino, une fesse sur la table, jouait avec une douille téléphonique depuis quelques temps.

– Et d’autres ennemis, il y en aurait eu, monsieur Royal ?

– Peut-être. Je ne crois pas cependant qu’il ait pu y en avoir légion. Je sais que Lafleur avait eu maille à partir avec Blanchet, et à part un autre, ce serait le seul.

– Quel autre ?

Jean-Marie semblait décidé à parler.

– Antonio Huard, dit-il, un employé au département des tours à fer.

– Qu'est-ce qu'il a fait, celui-là ?

– Il a tourné autour de la femme de Roméo Blanchet.

– Elle est jolie ?

– Oui.

– Fidèle ?

– Oui.

– Alors quoi ?

– Il a tourné autour, et je sais qu'à un moment donné, ils étaient bons amis.

– Ah ?

– Et puis tout a cassé. Depuis ce temps, Antonio n'a pas cessé de déblatérer contre son ancien ami Roméo Blanchet.

– Assez pour tuer ?

Pour la deuxième fois qu'il posait cette question, le Domino reçut la même réponse.

– Non, je ne crois pas. Antonio n'était pas le

type.

– Quelle sorte de type est-il ?

– Un beau brummel, toujours bien mis. Il se change de salopettes tous les jours.

– Ah, bon.

Le Domino se mit à marcher de long en large devant Jean-Marie.

– Racontez-moi ce qui s'est passé au moment du crime, dit-il, dites-moi tout !

VI

– Vous dire tout ? Mais il ne s'est rien passé de bien spécial. Je me suis rendu aux toilettes, comme d'habitude. Puis je suis sorti de là, et je suis revenu dans le département.

– C'est la porte là-bas, la toilette ? À gauche ?

– Oui. Les armoires à vêtements sont là aussi.

– Bon. Continuez.

– Je suis revenu et j'ai vu Blanchet qui mangeait, tout seul.

– Il était seul ? Vous en êtes certain ?

– Oui. Il a été seul tout le temps de son dîner.

– Continuez.

– Je me suis approché de lui, et j'ai vu des caillots blancs sur son café. Je lui ai fait remarquer que la crème devait surir dans son breuvage, et il a ri en disant que ça ne changeait

pas le goût, alors ça ne lui faisait rien.

– Qu'est-ce que vous avez fait ensuite ?

– Je me suis éloigné, et j'ai fait le tour du grand établi.

– Vous aviez fini de dîner ?

– Oui ; je dîne une demi-heure avant les hommes, pour pouvoir garder un œil sur le département pendant l'heure de dîner normale.

– Je vois.

– J'ai donc fait le tour du grand établi, puis je suis revenu. C'est à ce moment que moi, et tous les autres, avons vu Blanchet se lever, un air surpris sur le visage. Il est tombé immédiatement, raide mort.

– Et vous avez appelé la police ?

– Oui.

– Et c'est tout ? Vous ne vous souvenez de rien qui se serait passé auparavant ?

– Rien.

Le Domino fit signe à un des policiers qui se tenait debout près du cadavre.

Le médecin-examineur de la police se tenait à genoux, lui, faisant un examen sommaire, avant l'autopsie, qui aurait lieu à la morgue.

Le policier s'approcha.

Le policier fit signe que oui.

Celui-ci se relevait.

– Et puis ? dit le Domino, quelles constatations ?

Le médecin essuyait ses lunettes.

– Dose foudroyante d'arsenic.

– Forme pure ? demanda le Domino.

– Je ne sais pas. Nous verrons ça à l'autopsie.

– Mort foudroyante, vous avez dit ?

– Oui.

– De quelle façon a-t-il pris ce poison ? Le docteur fit une moue et montra le verre renversé par terre.

– Ça se voit, dit-il. Regardez ce café. La crème est caillée dedans. C'est l'effet de l'arsenic. Je crois pouvoir dire sans me tromper que la dose

était dans ce café.

Le vacuum était à côté du cadavre, encore debout, et à moitié plein de café.

Le Domino le ramassa.

Dedans la crème du café était caillée aussi.

– Donc, dit le Domino, le café dans ce vacuum était empoisonné aussi.

– Oui, dit le médecin, c'est comme ça...

Le Domino resta songeur un moment, puis il tendit le vacuum à un policier.

– Regardez s'il y a des empreintes là-dessus, et établissez une comparaison sommaire.

– Oui, monsieur.

Le Domino revint à Jean-Marie.

– Vous-même, dit-il, vous vous entendiez bien avec l'aveugle ?

Jean-Marie eut un sourire pâle.

– C'était un de mes protégés, dit-il. Je ne m'en cache pas. J'avais beaucoup de sympathie pour lui, et c'était un de mes meilleurs hommes.

– Donc vous n’auriez eu, selon vous, aucun mobile de lui en vouloir.

– Aucun.

Le Domino prit le bras de Jean-Marie Royal.

– Je veux voir cette salle d’armoires et la toilette, dit-il. Ç’a m’intéresse.

En marchant vers la porte, il expliqua à Jean-Marie :

– Le thermos est plein de café empoisonné. Vous dites qu’il était seul au temps de son dîner. Le poison a été déposé soit à la maison, avant de partir...

Mais Jean-Marie l’interrompt.

– Oh, non, ce serait impossible. Juliette adorait son mari. Ils étaient comme des amoureux de roman.

– Donc, continua le Domino, si le poison a été déposé Ici, il s’agit de savoir quand et par qui...

Ils entrèrent dans la salle des armoires.

– Roméo Blanchet gardait son thermos dans cette armoire ?

– Oui. Comme tout le monde fait ici.

– N’importe qui aurait donc pu avoir accès dans son armoire ?

– Je le suppose, oui.

Le Domino examina la pièce.

C’était une salle en long, aménagée comme un corridor.

De chaque côté, les armoires, au nombre de vingt-cinq.

Au fond, une porte battante, ouverte du haut et du bas.

La toilette.

Et tout à coup, en voyant cette porte, Jean-Marie eut un éclair de mémoire.

– Écoutez-moi, dit-il, je pense à quelque chose. Un peu avant l’heure du dîner, j’étais à la toilette. Quelqu’un est entré, et a crié : « Est-ce qu’il y a quelqu’un ici ? »

– Ah ?

– J’ai répondu oui, que j’y étais. Cet homme est reparti.

– Vous avez reconnu la voix ?

– Non. C'était loin, et avec le bruit des machines, la vibration de la bâtisse, je n'ai pu reconnaître qui est entré ainsi.

– Et ensuite ?

– Ensuite je suis sorti, et je me suis remis au travail.

Le Domino se promenait de long en large encore.

– Quelle est l'armoire de Blanchet, dit-il.

Jean-Marie lui montra.

Il l'ouvrit, mais n'y trouva rien que deux paires de caoutchoucs, puis de vieux journaux et un livre, sur la tablette.

– Son linge de ville ? demanda le Domino.

– Il se changeait à la maison, c'était plus facile pour lui.

– Ah, bon.

Le Domino se pencha tout à coup.

Il avait aperçu quelque chose sur le parquet.

Il ramassa un petit objet brillant.

Curieusement, il examinait l'objet au creux de sa main.

C'était une riipe de bronze.

– Vous savez ce que c'est ? dit-il à Jean-Marie.

Le contremaître inclina la tête.

– Certainement, dit-il. Une riipe de tour.

Le Domino se plissa les yeux un instant. Il regardait toujours la riipe de métal, en tire-bouchon.

– Et vous dites que votre département est entièrement consacré à l'inspection ?

– Oui.

– Tous les hommes qui y travaillent sont des inspecteurs ?

– Oui.

– Et cette chambre d'armoire est consacrée seulement à eux ?

– Oui.

– Eux seuls en ont l’usage ?

– Oui

Le Domino était songeur.

D’une voix soudain douce, mais qui avait des tons de sifflement de serpent, il dit :

– Alors que vient faire cette pièce de métal ici ?

Jean-Marie le savait, cela paraissait dans ses yeux.

– Vous voyez, dit le Domino, vous aussi vous le savez !

Jean-Marie inclina la tête.

– Vous m’avez parlé de cet Antonio... Huard, m’avez-vous dit, qui travaille au département des tours ? Et qui haïrait assez Blanchet pour...

Le Domino se plissa les lèvres, n’en disant pas plus long.

Jean-Marie, pâle, ne disait rien...

Il essaya toutefois, au bout d’un moment, de protester.

– Cela ne prouve pas la culpabilité d’Antonio, même si l’on trouve une ripe de métal devant l’armoire de Blanchet...

Le Domino ne disait rien.

Il jouait avec le petit feuillet de bronze.

– Je songe à l’arsenic, dit-il soudain. La dose était forte, où le trouver, le poison, et surtout en si forte quantité.

Jean-Marie se mit à rire.

– Écoutez, dit-il, à ce compte-là je pourrais être soupçonné comme n’importe qui. Je demeure à la campagne. J’ai des fleurs. Vous pouvez trouver je ne sais combien de livres d’arsenic autour de ma maison... Après tout, le poison est vendu commercialement...

– Oui, dit le Domino, mais vous manquez d’un mobile.

– Et, continua Jean-Marie, si vous voulez rapprocher encore la source d’approvisionnement, vous n’avez qu’à vous rendre à notre département de peinture. Ils ont du vert de Paris au cent livres...

Le Domino sourit.

– J’aime mieux cette source que l’autre.

Il s’excusa, s’informa du chemin à suivre pour se rendre au département de peinture.

Il revint au bout de dix minutes.

– Je reviens bredouille, dit-il. Personne de nos connaissances est allé chercher du vert de Paris là... Et personne même n’est allé causer quelques instants avec quelqu’un de là...

Il paraissait déprimé.

– Votre enquête ne marche pas ? dit Jean-Marie.

– Ce n’est pas tellement ça, dit le Domino. Mais c’est que je sais maintenant qui est le coupable, mais je me demande si j’ai assez de preuves contre lui.

– Vous savez qui est coupable ? s’exclama Jean-Marie ?

– Certainement, dit le Domino, et ça vous serait facile de le deviner.

– Vous croyez ?

– Mais certainement. Tout est devant vous, clair comme de l'eau de roche.

Jean-Marie avait les yeux écarquillés...

– J'aimerais questionner cet Antonio Huard, dit le Domino.

Un policier alla quérir le beau mâle au département des tours.

VII

La nouvelle s'était répandue que Blanchet était mort.

Tous les départements continuaient à travailler, car un ralenti dans la production d'un département pouvait entraîner des conséquences graves.

Mais le travail était fébrile, on tardait de savoir ce qui s'était passé.

Antonio Huard le savait comme tout le monde.

Seulement il fit face au Domino avec un grand calme.

Le Domino consacra quelques instants à mesurer l'homme, à le scruter un peu.

Antonio Huard n'en montra aucune gêne.

Ils étaient seuls tous deux dans la chambre des armoires.

– Vous connaissiez bien Blanchet ? lui demanda soudain le Domino.

– Oui, dit Antonio d'une voix calme.

– Vous savez qu'il est mort ?

– La nouvelle s'est répandue à travers l'usine, oui. Mais je n'en sais pas plus long. Un accident ?

– Non, dit le Domino, un meurtre.

Antonio Huard blêmit un peu, mais ne dit rien.

– Un meurtre, dit le Domino, un meurtre bête... Vous le connaissiez bien ?

– Voilà deux fois que vous me le demandez.

– Je sais, mais je veux une deuxième réponse.

– Je le connaissais bien, oui, dit Antonio.

– Vous étiez de bons amis ?

– Un temps, oui.

– Comment, un temps ? Vous ne l'étiez plus ?

– Non.

– Que s'est-il passé ?

Huard eut un sourire sarcastique.

– Ne me prenez pas pour un idiot, dit-il d’une voix brève.

– Non ? Et Pourquoi ? Qu’est-ce que vous voulez dire ?

– Je veux dire que vous savez très bien qu’il y a eu une mésentente entre Blanchet et moi, et vous savez à quel sujet. Des mauvaises langues ont certainement pris les devants.

Le Domino sourit.

– Soit, dit-il, je le sais. Maintenant, je veux le savoir de vous.

– Vérification ?

– Peut-être.

– Alors j’admet tout. J’étais ami avec Blanchet, puis je me suis intéressé à sa femme. J’ai eu le tort de lui dire qu’il était un fardeau pour elle...

– C’était vrai ?

– Je ne sais pas, mais je le crois...

– Alors qu’a-t-il fait ?

– Rien, mais il a préféré briser notre amitié.

– Je le comprends, dit le Domino.

– C'est votre droit d'avoir cette opinion.

– C'est mon droit en effet, dit le Domino.

Maintenant, une autre chose. Est-ce que vous vous êtes querellé avec Blanchet ?

– Certainement.

– Une querelle grave ?

– Assez.

– Vous le haïssiez ?

– Je ne l'aimais pas.

Le Domino soupira.

– Mon pauvre ami, dit-il, vous êtes d'une franchise dangereuse !... Savez-vous ce que j'ai trouvé, devant l'armoire à vêtements de Blanchet ?

– Devant l'armoire où il mettait son repas du midi dans la boîte de métal, j'ai trouvé ceci.

Il ouvrit la main, et montra la ripe de bronze à Antonio Huard.

L'homme ne bougea pas.

Il jeta un coup d'œil sur le bronze, mais ne dit rien.

– Vous travaillez au département des tours ?

– Oui.

– Vous tournez du bronze parfois ?

– Oui.

– Ceci pourrait bien provenir de votre personne. Accroché après une jambe de pantalon, pris dans le revers du pantalon...

– Et perdu ici, acheva Huard. Mais si vous croyez me faire avouer quoi que ce soit en me montrant ça, vous vous trompez, dit-il d'une voix sarcastique. Je n'ai pas tué Blanchet. Je n'aurais jamais pris un tel risque pour un si petit prix...

Le Domino releva la tête.

– Vous ne vouliez donc plus de sa femme ?

– Certainement, mais je connais un peu ces charmantes dames, et je vous assure que même si je m'étais débarrassé de son mari, elle n'aurait pas plus accepté de venir à moi.

– Vous croyez ?

– Elle n'en était pas le type. Pour elle, c'était la chute immédiatement, ou jamais.

– C'était son genre ?

– Oui.

– Alors vous refusez à admettre un mobile ?

Antonio Huard regarda le Domino dans les yeux.

– Non seulement je refuse, mais je trouve ridicule qu'on ait pu même songer à me questionner à ce sujet...

Le Domino le laissa aller.

Mais dès qu'il fut parti, il fit venir Jean-Marie.

– Dans cette usine, dit-il au contremaître, je suppose qu'on tient des feuilles de travail pour les machines ?

– Oui.

– Les machines sont numérotées ?

– Oui.

– Pourriez-vous me procurer ces feuilles pour aujourd'hui ?

– Oui. Quel département ?

– Celui des tours.

– Bon.

– Et je voudrais savoir quel tour aurait opéré Antonio Huard ce matin.

– Certainement.

Quelques minutes plus tard Jean-Marie revenait, tenant à la main les feuilles en question.

Le Domino s'absorba dans leur étude, puis il releva la tête, et eut un sourire satisfait.

– Tout se confirme, murmura-t-il, tout se confirme.

Et pendant les quelques minutes qui suivirent, il aligna des notes dans un carnet.

Il était revenu dans le département, et il s'était accoudé sur l'établi pour consigner ses déductions.

Les employés étaient encore en groupe compact à l'autre bout de l'usine, attendant d'être questionnés, s'il y avait lieu.

Le cadavre avait été enlevé, et Juliette, la

femme Blanchet, avait été menée chez elle par le gérant du personnel et une jeune fille du bureau.

On disait qu'elle avait pris cette mort avec un calme effroyable, mais qu'elle semblait si tendue qu'il valait mieux pour elle avoir une crise.

Le médecin de l'usine avait été dépêché sur les lieux dès son retour du lunch.

Et le Domino, devant les notes dans son carnet, réfléchissait.

VIII

Il appela de nouveau Jean-Marie.

Le jeune contremaître s'empressa d'aller le trouver.

– Dites-moi quelque chose, monsieur Royal, fit le Domino. Ce département de peinture, est-ce qu'il est facile de s'y procurer des matériaux, ou ingrédients ?

– Assez, oui.

– C'est une chambre complètement fermée.

– Quelqu'un qui y serait seul pourrait se servir de vert de Paris, disons sans difficulté ?

– Oui.

– Et à moins que la porte ne soit ouverte...

– Il ne serait pas vu.

Le Domino réfléchit encore quelques instants.

– Une autre chose, monsieur Royal. Cet

Antonio Huard, est-ce qu'il est populaire auprès des femmes ?

– Nullement.

– Il est pourtant beau garçon !

– Il semblerait que les femmes ne sont pas attirés à lui, quoi qu'il en dise...

– Juliette Blanchet n'a jamais été attirée vers lui ?

– Jamais.

– Vers aucun autre ?

– Vers personne.

– Bon. Cela complète mon enquête... Reste les empreintes digitales...

Mais le policier s'approchait.

Il tenait à la main la bouteille vacuum.

– Rien là-dessus, dit-il que vos empreintes, que je connais par cœur, et celles du mort.

– Rien, hein ?

– Non, et je dirais que le thermos a été essuyé.

– Oui ? récemment ?

– Oui.

– Donc le meurtrier y a versé sa dose de poison, puis il a essuyé le thermos. Il a vraiment pris toutes les précautions.

– Oui...

Mais le Domino ricana soudain.

– Excepté une, dit-il, il a oublié une chose, et ça suffira probablement pour le faire pendre...

Il se leva, vint vers le groupe des ouvriers.

– Vous pouvez tous retourner au travail, dit-il, je ne veux rien retarder plus longtemps.

– Votre interrogatoire est terminé ? demanda Jean-Marie Royal.

– Pas tout à fait, seulement quelques petits détails à obtenir de Pascal Lafleur, et c'est tout...

Jean-Marie ordonna à ses hommes de retourner au travail comme si rien n'était, puis il vit venir Pascal Lafleur.

Tous les trois ils se retirèrent dans un autre coin, tranquille, où rien ne les dérangerait.

L'aveugle était pâle.

– Que me voulez-vous, dit-il, je ne sais rien de ce qui s’est passé...

Mais le Domino le rassura d’une voix douce.

– Je ne veux de vous que des renseignements mineurs, que vous seul pouvez me donner, dit-il. Lafleur respira plus fort.

– J’aime mieux ça, dit-il. Je craignais d’être soumis à un long interrogatoire, et je suis franchement nerveux avec tout ce qui arrive.

Le Domino rit doucement.

– Ne vous en faites pas, dit-il, tout va bien aller.

Il s’installa et regarda longuement l’homme devant lui.

– Vous seul pouvez me renseigner, dit-il à la fin. Vous êtes aveugle depuis la naissance ?

– Non. Depuis l’âge de vingt ans seulement.

– Et quel âge avez-vous ?

– Trente-cinq ans.

– Voilà donc quinze ans que vous êtes comme ça ?

– Oui.

– Dites-moi, est-ce qu'un aveugle peut, après un certain temps, et l'habitude acquise, voyager à son gré dans un département comme celui-ci ?

Lafleur haussa les épaules.

– C'est possible, évidemment, dit-il, seulement, ce n'est pas la chose la plus sage à faire...

– Que voulez-vous dire ?

– On peut apprendre la place de chaque chose... mais seulement des choses immobiles, qui ne bougent jamais. Les tables, les cadres de porte, les tuyaux qui peuvent traverser un plancher...

– Vous voulez dire qu'une chose mobile qui serait déplacée pourrait devenir un danger ?

– C'est ça.

– Et ainsi vous déconseillez à un aveugle de vouloir se mener tout seul ?

– Certainement.

Le Domino fut silencieux quelques instants.

– Je vous demande ça, dit-il, pour arriver à un autre de façon bien indirecte...

– Ah, oui ? dit Lafleur.

– Oui. Je suis à me demander si la mort de Blanchet ne serait pas un accident.

Lafleur s'exclama :

– J'y ai pensé moi aussi, s'écria-t-il, j'y ai pensé sérieusement. Blanchet était un audacieux. Il prenait des chances. Il a pu échapper quelque chose dans son café...

– Oui, dit le Domino, il a pu échapper quelque chose dans son café...

Il avait dit ça d'un ton songeur.

– Vous trouvez que Blanchet était un audacieux ? dit-il soudain.

– En quel sens ?

– C'est un type qui est arrivé ici en faisant le frais. Il était aveugle, mais il prétendait se mener partout... Au point que des types comme moi, plus prudents, ne recevaient plus l'aide dont ils avaient besoin.

– Je ne saisis pas le rapport.

– Les gens m’aidaient ici, dit Lafleur. On me tendait la main quand j’en avais besoin, mais quand ce jeune frais arriva...

– Ce fut autrement ?

– Oui. Ils ne m’aidaient plus. Ils le voyaient agir, et ils voulaient tous que je fasse la même chose...

– Mais vous refusiez ?

– Oui.

– À votre place, dit le Domino, je me serais offusqué.

– C’est ce que j’ai fait.

– Avez-vous dit son fait au jeune Blanchet ?

– Certainement.

– Et qu’est-ce qu’il a dit ?

L’aveugle ricana :

– Naturellement, il a trouvé ça ridicule, et tout ce que vous voudrez...

– Vous vous êtes querellés ?

– Oui.

– Étrange, il aurait pourtant dû comprendre que vous aviez raison !

– Pas lui. Frais, et sans intelligence. Un jeune fou qui agit sans réfléchir.

– Vous ne l’aimez pas, hein ? demanda le Domino en riant...

– Je ne m’en cache pas, dit l’aveugle, je ne l’aime pas du tout...

Le Domino se releva soudain comme un fouet...

– Assez pour le tuer ? demanda-t-il et sa voix fouettait aussi, vibrante, claironnante.

L’aveugle eut un sursaut.

– Non, cria-t-il, non ! Je ne l’ai pas tué...

Le Domino se laissa tomber sur sa chaise.

– Je puis prouver mes avances, dit-il. Toute mon enquête est maintenant terminée.

Il prit le bras de l’aveugle, fit signe à deux policiers qui se trouvaient non loin.

– Je vous accuse du meurtre de Roméo Blanchet, dit-il à Lafleur, et deux policiers vont maintenant vous amener pour vous incarcérer. Je tiens à vous avertir que tout ce que vous direz maintenant pourra être employé contre vous à votre procès.

Pascal Lafleur, la bouche grande comme ça, ne bougea pas mais il balbutia :

– Je ne l’ai pas tué ! Vous ne pouvez rien prouver !

Mais les policiers l’amenèrent.

IX

Resté seul avec Jean Marie Royal, le Domino se laissa tomber sur la chaise qu'il avait quittée durant l'arrestation de l'aveugle.

– Voilà, dit-il, c'est terminé. Deux heures. Presque un record.

Jean-Marie Royal secoua la tête de l'air d'un homme qui ne peut en croire ses oreilles...

– Mais comment avez-vous fait ? Quelles sont vos preuves ?

Le Domino sourit.

– Écoutez, je n'avais que deux suspects. Il s'agissait de choisir entre les deux...

– Je comprends, mais...

– Si ce n'était pas eux, alors ça pouvait être n'importe qui parmi les cinq mille employés de l'usine.

– C'est vrai...

– Ou parmi toute la population de la ville.

– Encore vrai.

– Pourtant le meurtre a été commis ici, dans une usine où n'entre pas qui veut...

– Je vois.

– Preuve évidente donc que le meurtrier faisait partie de l'usine lui aussi.

– Oui.

– Ensuite, en sachant cela, le reste venait par surcroît. D'après ce que vous me disiez vous-même, deux personnes auraient voulu le tuer, Antonio Huard et Pascal Lafleur. Tous deux pour des raisons bien différentes.

– C'est vrai.

– Alors il fallait établir une preuve contre l'un d'eux. D'abord j'ai cru que ça pouvait être Antonio Huard, ensuite, en révisant les feuilles de travail j'ai vu que ça n'était pas lui.

– Comment ça ?

– Vous m'avez apporté des feuilles qui

couvent les opérations d'une pleine semaine.

– Oui. Elles sont faites ainsi.

– Or nous sommes aujourd'hui jeudi, et les tours de TOUT le département n'ont travaillé que de l'acier toute la semaine, excepté lundi, où ils ont usiné du bronze.

–Tiens, tiens, dit Royal.

– Antonio se trouvait éliminé. Du moins la preuve ne l'impliquait plus.

– Pourquoi donc ?

– Parce que, dit le Domino, vous l'avez admis vous-même, l'homme changeait de salopettes tous les jours.

– Oui.

– Du bronze ayant adhéré après ses salopettes n'aurait pu être jeté ou échappé ici, pour la bonne raison que les dites salopettes sont à la lessive depuis ce jour-là...

– Je comprends, dit Jean-Marie.

– D'ailleurs, continua le Domino, l'homme ne me paraissait pas du bois dont on fait les

criminels. Il était vindicatif sans l'être. Je crois qu'il n'en voulait plus, de la petite madame Blanchet.

– C'est bien possible, avoua Jean-Marie.

– Il restait donc l'aveugle... Et j'avais une preuve assez forte contre lui.

– Une preuve ?

– Oui, la preuve qu'il était allé dans la chambre des armoires avant le dîner, et qu'il avait désiré être seul...

– Je ne me souviens pas... je ne sais pas... murmura Jean-Marie, complètement perdu.

– C'est vous-même qui me l'avez donné...

– Oui ?

– Oui. La porte des toilettes ne rejoint ni en haut ni en bas.

– C'est juste.

– On peut donc voir s'il y a quelqu'un.

– Oui.

– Alors qui, à part d'un aveugle, entrerait dans

la chambre des armoires et demanderait : « Y a-t-il quelqu'un ici ? »...

Jean-Marie ouvrit grand les yeux...

– Formidable, je n'y avais pas pensé.

– En partant de ce point, dit le Domino, en sachant que Lafleur avait une haine sourde et persistante contre Blanchet, en sachant aussi qu'il pouvait s'il le voulait, aller dans la chambre de peinture, s'assurer qu'il était seul, refermer la porte sur lui, puis prendre de l'arsenic, qu'il avait repéré probablement il y a quelques mois, en demandant l'endroit où on le cachait tout innocemment, en sachant tout ça j'avais une preuve qui s'accumulait.

On vint avertir le Domino qu'il était demandé au téléphone.

Quand il revint dans le département, il était tout souriant.

– Je ne me trompais pas, dit-il. Lafleur vient de signer une confession complète aux quartiers-généraux, avouant son crime, et les détails me

semblent être les mêmes que ma théorie le
supposait...

Cet ouvrage est le 782^e publié
dans la collection *Littérature québécoise*
par la Bibliothèque électronique du Québec.

La Bibliothèque électronique du Québec
est la propriété exclusive de
Jean-Yves Dupuis.